



**MISSION POUR LE REGNE DU SACRÉ-CŒUR :
ÉQUATEUR – DEUXIÈME PÉRIODE (1890-1896)**

Lettres entre le Père Dehon et les premiers missionnaires en Équateur

Lettre 1. Léon Dehon à Gabriel-Marie Grison 1890]

Cher ami,

Vous avez bien fait de me donner de vos nouvelles. Soyez toujours une bonne petite victime du Sacré-Cœur. Abandonnez-vous à Notre-Seigneur et laissez-le vous immoler comme il voudra.

J'incline à croire maintenant que nous n'aurons à l'Équateur que un ou deux petits collègues. Quand j'irai à Rome l'hiver prochain je prendrai des informations pour une véritable mission dans quelque pays païen.

Le bon père Jeanroy continue à nous édifier. Il est à Clairefontaine pour trois mois. Il a dû aller ces jours-ci passer huit jours à Metz.

Travaillez à entretenir l'union entre vous tous. Je compte sur vous pour cela, vous êtes le plus âgé. Remettez bien l'union entre le père Irénée et le père Anchaire, entre le père Bruno et le père Sébastien.

Je ne compte plus sur un vicariat apostolique à Esmeraldas. J'aime mieux aller ailleurs.

Je vous bénis bien affectueusement

+ *Jean du Cœur de Jésus*

Lettre 2. Léon Dehon à Gabriel-Marie Grison (14 décembre 1890)

Cher fils,

Vos bonnes dispositions font ma consolation. Soyez toujours une bonne petite victime du Sacré-Cœur.

Aidez bien le père Irénée. Vous êtes son assistant, vous lui devez la vérité sur toutes choses. Ne vous découragez jamais. Veillez à ce qu'on s'occupe des études du frère Juan Gabriel. Regagnez le frère Anchaire. Mgr Schumacher n'a pas le droit de le délier de ses vœux.

Le père Jeanroy va bien.

Je voudrais vous voir un petit groupe bien uni, bien fervent. Songez que vous êtes le premier noyau de nos missionnaires. Vous pouvez tout compromettre.

Vous êtes le plus âgé, sauvez votre œuvre de l'Équateur par votre immolation et votre sacrifice. Ne vous étonnez pas des difficultés. Nous devons grandir dans la mort. *Quotidie morior* .

Offrez vos croix pour l'œuvre. Souffrir est meilleur que jouir. 3 Relisez et méditez le petit bréviaire de Marguerite Marie.

Votre dévotion à Marie vous soutiendra toujours. On a tout, tant qu'on a une mère.

Exprimez toute mon affection paternelle aux jeunes frères Juan [Gabriel Lux], Benito [Fassbender] et [Raphaël] Topin.

Je vous bénis affectueusement.

+ *Jean du Cœur de Jésus*

Lettre 3. Léon Dehon à Gabriel-Marie Grison (20 juillet 1892)

Cher fils,

Vos trois auxiliaires vont partir d'Anvers le 1^{er} août. Ils arriveront seulement le 4 septembre à Panama, par la Compagnie hambourgeoise. Le père Sébastien pense qu'ils vous seront sérieusement utiles. Vous aurez deux professeurs intelligents, capables, et un bon frère convers sachant l'état de cordonnier. Ils emportent une bonne partie des objets que vous avez demandés. Trois autres sont partis le 2 juillet pour Ambato.

Pour les ordinations, je pense qu'il faut nous en tenir à ce que je vous ai dit déjà. Regardez votre maison de Bahia comme une maison provinciale. Vous pouvez alors recevoir des novices et présenter des scolastiques à l'ordination. Votre maison devient le domicile canonique de tous nos scolastiques de l'Équateur et vous pouvez les présenter aux ordinations à Portoviejo.

J'ai dû vous dire déjà que Mgr Schumacher m'a écrit une lettre pleine de bienveillance pour vous et pour votre maison.

Nous avons reçu votre paquet de mandements et de journaux pour le père Sébastien. Demandez le diaconat à Noël et la prêtrise à Pâques pour le frère Sigisbert. Je vous envoie 42 messes *ad intentionem*. Cela sera pour deux ou trois mois. Que Notre-Seigneur vous donne sa paix !

Faites toutes choses paisiblement, humblement. « *Mitis et humilis corde* ». Telle doit être votre devise. Notre-Seigneur nous bénira si nous sommes fidèles à notre sainte vocation.

+ *Jean du Cœur de Jésus*

Lettre 4. Gabriel-Marie Grison à Léon Dehon (16 octobre 1892)

Mon très cher père,

Nous sommes au soir d'un beau jour ; nous avons célébré aujourd'hui avec beaucoup de solennité le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique ; nous venons de finir la journée par une belle procession à travers les rues illuminées, semées de fleurs, embaumées de parfums.

Et vous que devenez-vous ? Il y a un siècle que je suis sans nouvelles.

Nos vacances sont terminées, j'avais, pour leur durée, un beau programme à remplir : je devais aller donner une petite mission à Pédernales, m'occuper un peu de l'église de Bahia, et activer les travaux du collège. Mais l'homme propose et Dieu dispose ; pendant presque un mois, j'ai été cloué sur ma chaise, condamné à rêver toute la journée sur les vagues mouvantes du Pacifique, qui venaient expirer à quelques pas de moi sur le rivage. En soi et sans le reste, ce n'aurait pas été sans charme.

L'arrivée de nos pères (des jeunes, qu'on nous a envoyés de France), la fête patronale de Bahia, la visite de Mgr [Schumacher], tout cela a rempli le reste de mes vacances de telle manière que je me suis trouvé, la veille de la rentrée, comme la veille de la sortie : sans avoir touché à mon programme.

Ma santé est bien meilleure ; elle est presque tout à fait bonne. La rentrée du collège a été magnifique. Je crois que bien peu d'autres collèges, à l'Équateur, en ont eu une aussi belle. L'établissement lui-même commence à revêtir une forme splendide. Je vous en enverrai bientôt un aperçu en photographie. Mais pour ce qui est de l'achever comme je le désirerais, quand le pourrons-nous ? Si saint Joseph voulait prendre en main l'économat de la maison, tout serait facile. Nos enfants y viennent assez volontiers ; la preuve, c'est qu'aujourd'hui, jour de congé, ils y ont passé presque toute la journée ; je viens de terminer la récréation en leur racontant l'histoire du « Pont du Diable » et en leur chantant :

« En ce jour

O bonne madone... etc. »

Ils aiment beaucoup les cantiques français.

Monseigneur est venu nous voir deux fois pendant les vacances : il a célébré pontificalement, le jour de la fête patronale, et le soir, il a voulu présider lui-même la procession qui a été splendide : jamais Bahia n'avait reçu tant d'honneur ni vu de si belles et imposantes cérémonies. De fait, c'était beau et pour moi je suis très content de recevoir ces marques de bienveillance de la part de l'évêque de Porto-Viéjo ; car sans faire tort à personne, il est l'un des plus éminents prélats de l'Amérique ; il appartient à la race des hommes dont le bon Dieu couronne souvent la vie par le martyre.

Il a été, cette année, en butte à une persécution bruyante, pour avoir attaqué avec énergie les hommes de mœurs dissolues et les francs-maçons, qui sont le fléau du pays et ses ennemis les plus dangereux. La lutte n'est pas finie, et je ne sais comment elle se terminera ; car l'évêque de Porto-Viéjo n'est pas homme à reculer devant le danger et, d'autre part, Dieu sait si ses ennemis lui en veulent.

Il a vu avec plaisir la propriété de notre petite œuvre. Non seulement notre collège a une belle rentrée, mais nos élèves sont pleins d'ardeur ; j'en remercie la bonne Providence.

Recevez, mon bien cher père, l'assurance de mon dévouement en Notre-Seigneur.

P. Gabriel Grison S.C.J.

Lettre 5. Gabriel-Marie Grison à Léon Dehon (7 août 1895)

Très cher père,

Ce qui vient de se passer ici est tout à l'honneur de notre œuvre, vous en serez content.

Samedi dernier, le 3 août, je réunis toute la maison pour délibérer et prendre un parti, dans les circonstances difficiles où nous mettait la révolution. Ce fut un moment solennel que personne n'oubliera. En face d'une situation qui n'est pas acceptable, nous décidâmes d'un commun accord de faire comme les autres et de secouer la poussière de nos pieds sur la province de Manabí. Je vendis tout ce que je pus vendre. On fit les malles et le soir nous étions prêts.

Le lendemain, dimanche, j'annonçais notre décision aux gens de Bahia à l'église. Je leur fis un réquisitoire sévère et leur reprochai tout ce que j'avais sur le cœur depuis cinq ans, et je terminai en leur disant que Manabí avait perdu la grâce d'avoir des prêtres dans son sein, pour n'avoir pas profité de cette grâce et en avoir abusé étrangement et que nous aussi, comme nos confrères dans le sacerdoce déjà partis, nous allions secouer la poussière de nos pieds et nous rembarquer. En même temps, je déclarais que ceux qui s'étaient mêlés aux violences tentées contre Mgr [Schumacher] avaient encouru l'excommunication. C'étaient des adieux bien durs.

Cependant le soir toute l'élite de Bahia était au collège, messieurs et dames. De 6 heures à 10 heures nous avons eu une scène qu'il est impossible de décrire. Prières, raisons, larmes, je dus souffrir une pression effroyable durant presque quatre heures, et je la supportai sans faiblir. Les pauvres gens en appelaient à mes jeunes confrères qui furent bientôt vaincus. Bref, ils me dirent qu'ils ne sortiraient pas du collège avant d'avoir obtenu l'objet de leur requête, et je fus obligé de leur promettre, pour les faire sortir, que j'y réfléchirais la nuit.

Le lendemain, qui était hier, dès sept heures du matin, la scène recommença jusqu'à 10 heures. J'avais beau répéter qu'une résolution aussi grave une fois prise ne se discute plus, qu'elle s'exécute ; que la situation n'était pas tenable ; que nous partions malgré nous, que nous ne pouvions pas rester seuls à Manabí ; que la révolution nous ruinait et que, si elle triomphait, elle nous mettrait légalement à la porte. Tout le monde pleurait et continuait à me supplier. Une petite fille se jeta à mes genoux : Padre, quedere, por amor a Dios, me dit-elle : « Père, pour l'amour de Dieu, restez ». C'était pour moi un vrai martyr, car si mon cœur était avec ces gens-là, ma raison luttait contre eux. Humainement parlant, la situation n'est pas tenable, et demain peut-être ce sera pire. Je ne céda pas encore, mais j'étais brisé.

Le soir, ils revinrent, encore plus nombreux. Je n'y tins plus, il est impossible de lutter contre tout un peuple. Je céda. Vous dire l'explosion qui éclata, c'est chose impossible. Ils coururent sonner les cloches (il était 8 heures du soir). Les dames allèrent à la chapelle où elles restèrent presque une heure, pendant que j'arrangeais avec les messieurs un contrat de garantie. Dans les rues, on nous donna des vivats jusque 11 heures du soir.

Il faut dire que plusieurs personnes avaient passé deux nuits en prières ; que dans presque toutes les maisons, il y avait des cierges allumés. Ils fléchirent réellement le bon Dieu, car je crois qu'il voulait que nous partions.

Vous voyez bien, mon révérend père, qu'il n'y a pas moyen d'abandonner ce peuple-là, ce serait de la barbarie. Les sœurs bénédictines, qui sont à Bahia et qui allaient partir avec nous, restent également.

Voici les résolutions que nous avons prises. Tout le canton de Bahia reste à notre charge. Les autres prêtres sont partis. Le P. Sigisbert ira à Canoa où nous allons reprendre notre propriété de Cabo Pasado. Il faut voir si l'on peut assurer l'avenir du collège contre les révolutions et les persécutions légales par un institut agricole, et en même temps créer un centre de mission. On nous aidera certainement, car dans tout le canton nous sommes très aimés et les habitants comprennent la nécessité de ces dispositions.

Nous allons attendre les événements. Humainement parlant, tout paraît aller mal, mais le bon Dieu nous bénit si visiblement que si l'on se place au point de vue surnaturel, les choses ont un tout autre aspect. Voilà la seconde fois que les gens de Bahia nous obligent à défaire nos sacs de voyage.

Je vous remercie des prières que vous avez demandées pour nous dans nos maisons, et de fait le bon Dieu nous a protégés et même a permis que nous protégions les autres. Nous avons beaucoup souffert moralement, mais enfin nous restons debout et non sans honneur. Nous faisons une neuvaine d'action de grâces.

P. Gabriel

Lettre 6. Léon Dehon à Gabriel-Marie Grison (5 janvier 1896)

Chers fils,

Je n'ai rien d'important à vous dire, je vous envoie cependant un mot d'encouragement. Nous sommes entre les mains de la Providence. Laissons-nous conduire par elle. Remplissez votre mission à Bahia tant que le bon Dieu n'indique pas clairement qu'il faut partir. Vous donnez là un grand exemple.

Soyez bien surnaturels. Agissez seulement par l'esprit de foi. Qu'importe que nous servions Notre-Seigneur sur une plage ou sur l'autre ? Ce qui importe, c'est de faire sa volonté. Ne vous agitez pas. Faites bien et avec calme vos exercices spirituels afin de bien donner à Notre-Seigneur le tribut d'amour et de réparation qu'il attend de nous.

+ *Jean du Cœur de Jésus*